

★

Il n'était plus tout à fait le même. Il n'avait pas vraiment changé mais ni son comportement ni son apparence n'étaient exactement semblables à ceux que je lui avais connus. Il me semblait plus nerveux, plus dur, avec un rien d'amertume dans la voix. On sentait qu'il avait souffert. Nous nous étions pourtant retrouvés comme si nous nous étions quittés la veille, effaçant d'un commun accord ces longues semaines de séparation. Mais je devinais que hors de ma vue il avait continué de vivre. Il avait dû connaître bien des aventures dont je me sentais à jamais exclu. Il avait mûri. Et je me défendais mal d'un peu de jalousie. Tandis que je l'imaginai réduit à l'inaction, il s'évadait soir après soir et poursuivait la fête. Mais sans moi. Sans moi.

Il me raconta brièvement cette fameuse raclée qu'il avait subie devant toute la classe. Il n'en voulait pas à son père. Les pères, c'est fait pour cogner. Mais depuis il faisait la grève. Jusqu'alors il avait obtenu des résultats

brillants, espérant qu'ainsi on lui ficherait la paix. Mais puisqu'on n'avait tenu aucun compte de ses efforts, désormais il renonçait. Il rendait ses copies blanches, dormait en étude, n'ouvrait même plus ses livres. Bien fait pour leurs gueules.

– Quand on m'aura sorti de cette boîte, je me remettrai au boulot. Mais tant que je serai là je n'en ficherais pas une rame.

– Et l'on ne te dit rien ?

– Penses-tu. Ne rien foutre, là-dedans, c'est la règle. Je ne fais que suivre le mouvement.

Nous arrivions sur les Allées Marines. Les rues étaient désertes, silencieuses, nous étions seuls. C'est ainsi que j'aimais la ville, figée comme une forêt minérale, adoucie par la brume, sans âme qui vive. Elle nous appartenait, cette ville, avec ses longues perspectives qui se perdaient dans l'obscurité grise, ses réverbères aux halos jaunâtres, ses maisons hautes et sans lumière. Dormez, braves gens. Nous sommes deux rôdeurs qui nous suffisons. La fête est en nous. Dormez et laissez-nous vagabonder.

Peu à peu j'oubliais ces longues semaines durant lesquelles nous avons été séparés. Tout redevenait comme avant. La vie reprenait son aplomb, son équilibre. Et le début de conscience qui m'avait agité tout au long de la soirée me paraissait soudain bien ridicule. Qu'avais-je à hésiter, qu'avais-je à me poser tant de questions ? Mon destin était là, en compagnie de Juredieu. Lui seul me comblait. Lui seul m'apportait ce qu'en vain je cherchais ailleurs, le sentiment de vivre pleinement, d'exister. Alors commença une nuit fabuleuse. Nous allâmes tout d'abord au Cro-Magnon, une sorte de bar à matelots d'une espèce

bizarre, on y accédait par un long couloir taillé dans la rocaïlle, avec des stalactites au plafond et des éclairages dissimulés derrière des draperies de calcaire, on se serait cru au cœur de quelque montagne, et soudain l'on débouchait dans une caverne des temps préhistoriques, le bar lui-même était taillé dans le rocher, il y avait des torches, des peaux de bêtes accrochées çà et là, de grands bisons sauvages dessinés au noir de fumée. Je n'avais pas bu depuis bien longtemps. Tout excité je m'assis sur un banc, contre un énorme marin suédois qui m'envoyait de grands coups de coude dans les côtes, il était déjà passablement ivre et sa large face écarlate exprimait une béatitude imbécile. Il sentait fort la bière et le gin. De temps à autre il se tournait vers nous, comme s'il allait parler, mais il se contentait d'émettre un petit renvoi, puis il souriait stupidement, comme pour s'excuser, et frappait du plat de la main sur la lourde table pour réclamer une nouvelle chope. Juredieu et moi nous commandâmes une bouteille de vin blanc. J'avais soif, il faisait beaucoup trop chaud, à cause du manque d'air, mais aussi de la vaste cheminée où l'on grillait des saucisses. Ce vin blanc presque glacé me parut délectable, j'en bus d'affilée plusieurs verres. Dans ma tête flottait une brume bienheureuse. J'avais retrouvé Juredieu, tout était bien. Une grande paix m'habitait. De temps à autre je le regardais, il avait toujours ces mêmes yeux gris, un peu embués, et cette mèche rebelle qui lui barrait le front. En retour il m'adressait un petit clin d'œil, pour me dire que de son côté aussi tout allait bien. Nous ne pouvions que difficilement parler, à cause du vacarme. Un cargo étranger avait dû accoster depuis peu, toutes les

tables étaient prises, on s'entassait sur les bancs, sur des caisses, par terre. Il fallut nous serrer un peu plus contre le marin suédois. Juredieu me demanda des nouvelles des copains. Je m'étonnais qu'il ne m'eût pas encore interrogé, mais il était ainsi, détaché du passé, peu curieux de ce qui ne le concernait plus. Je lui parlai du grand Cros, mais j'eus l'impression de l'ennuyer, il ne m'avait interrogé que par politesse. Je lui parlai aussi de Vinca, mais il eut pour elle quelques mots grossiers qui me blessèrent. J'aurais tant voulu pourtant qu'ils fussent amis. Je les aimais de façon différente, l'un et l'autre, mais parfois je n'aurais su dire lequel je préférais. Ils se complétaient, je les englobais dans le même élan, la même émotion. Hélas ils voulaient s'ignorer. Et je trouvais leur entêtement d'autant plus stupide qu'ils se ressemblaient étrangement, malgré les apparences. Tous deux avaient parfois ce même regard tourné vers l'intérieur, cette façon de devenir absents. Juredieu me demanda si nous nous occupions toujours de ces attentats. Lui-même ne s'y intéressait plus que de très loin, à Fénélon il ne pouvait lire les journaux. Je lui dis que nous avions renoncé à nos recherches. Sans lui rien n'était plus possible. Et puis je n'y croyais plus. D'ailleurs les attentats s'espaçaient, aucune bombe n'avait éclaté depuis plus d'une semaine. C'était dommage, Juredieu en convint avec moi. Mais le criminel avait dû se lasser. Les dernières explosions n'avaient suscité qu'une émotion fugitive, à la longue les gens s'habituèrent, ils ne s'indignèrent plus.

Comme la chaleur devenait insupportable, nous quittâmes le Cro-Magnon. Le vin blanc me rendait

euphorique, je sentais devant moi une nuit sans limites, des heures et des heures à errer. Et demain il en serait ainsi. Et chaque nuit qui viendrait il en serait de même. Ah, j'avais été fou d'hésiter. La vraie vie était là, dans cette brume de l'esprit, avec au cœur cette chaleur de l'amitié. Nous allâmes ensuite Chez Tinou. Là tout était silencieux, feutré, ouaté, on y parlait bas. Le patron nous offrit sa tournée. On ne nous avait pas oubliés. Nous reparlâmes des potiches et de notre fuite éperdue dans le vieux quartier. Le grand Noir était là, celui qui avait étendu Juredieu d'un seul coup de poing. Pour lui montrer qu'il était sans rancune, Juredieu lui offrit un cigare. Et c'est vrai qu'il était sans rancune. Rien n'existait vraiment, disait-il. Il était sans haine, sans colère. Mais aussi sans amour. L'humble fille au gros matou vint à son tour nous serrer la main. Mais le chat était mort. On l'avait trouvé un matin dans sa caisse, raide, déjà froid. Elle en était encore toute bouleversée.

– Un animal que j'avais connu tout petit, répétait-elle. Savoir ce qui lui est venu, à cette bête. Peut-être le cœur, qui sait. Les animaux c'est parfois comme les hommes.

Nous bûmes encore du vin blanc, et puis du Picon. Juredieu parlait fort. Je le connaissais trop bien maintenant pour ne pas me rendre compte qu'il était déjà ivre. Et moi aussi j'étais éméché. Mais j'étais bien décidé à ne pas m'arrêter en aussi bonne voie. C'était sacrément bon, cette ivresse, l'impression que vous grandissez, que la terre vous appartient. Tout devient aisé, facile, léger. Les idées affluent, les mots se bousculent en vous, vous planez, vous dominez le monde. Pour un temps vous échappez à votre médiocrité, à vos peurs, à vos mesquines

craintes. Vous êtes roi. Votre royaume est sans limites. Nul ne peut plus vous résister.

Ensuite nous allâmes au Florian, un beau café devant le théâtre. Mais les garçons ont refusé de nous servir, à cause de notre âge. Juredieu a commencé à faire du tapage. Il a renversé quelques chaises puis il a attrapé l'un des garçons par sa veste et l'a secoué en le traitant de sale larbin. On nous a menacés d'appeler la police. Il en fallait bien plus pour intimider Juredieu, il a continué de crier de plus belle. Alors tous les garçons s'y sont mis et l'on nous a expulsés à coups de pied dans les fesses. En vérité nous étions beaucoup moins saouls que nous n'en avons l'air, mais Juredieu aimait bien jouer la comédie. Un moment nous sommes demeurés assis au bord du trottoir, devant le théâtre qui était tout illuminé comme pour un gala. Un petit rire intime m'est venu, Vinca était là, qui levait la jambe. Saute, fille. Saute. Crève-toi au boulot, moi pendant ce temps je m'amuse. Cette pensée sacrilège m'a sur le moment rempli de gaieté, puis j'ai eu honte de moi. Mais Vinca n'en saurait jamais rien. Et pour me faire pardonner je lui ai adressé un petit baiser, dans la nuit. Saute, mon amour. Demain il fera jour. Puis Juredieu s'est relevé, une idée venait de lui venir. Rangés sur le côté du théâtre, une vingtaine de taxis attendaient. Il m'a expliqué la conduite à tenir. Nous nous sommes approchés, mine de rien. Et brusquement nous nous sommes mis à ouvrir les portières des voitures, à les claquer, à toute volée, à les rouvrir... Deux, trois, quatre... Toute la rangée, vlan, vlan... Les chauffeurs sommeillaient à l'intérieur, attendant la fin du spectacle... Ils ont commencé à gueuler,

les malheureux... Coincés par leur volant... Pas assez vite, pas assez rapides pour nous donner la chasse... Sauf un, l'un des derniers, muni d'un grand fouet, et qui s'est mis à nous poursuivre... Un escogriffe... J'ai reçu quelques coups de lanière dans les jambes, je riaais tant que je pouvais... Mais nous avons réussi à le semer, ou bien ne voulait-il pas s'éloigner trop de sa bagnole?... Ah, la bonne galopade... La franche rigolade...

Sur un banc nous avons repris notre souffle. Les étoiles luisaient faiblement dans le ciel. J'en avais mal aux côtes à force de rire. La gueule de ces vieux, tout effarés! Une ville si tranquille, où rien jamais n'arrivait. Puis nous nous sommes calmés. Il faisait froid. Nous ne pouvions pas demeurer là trop longtemps, à nous geler.

– Qu'est-ce qu'on pourrait faire encore? ai-je demandé à Juredieu.

J'avais une furieuse envie de m'amuser. Mais il avait des projets qu'il me révéla. Tout à l'heure nous irions chez une jeune femme qu'il connaissait, Dolorès, une personne charmante, qui lui voulait du bien. Mais il fallait attendre minuit.

– Minuit? Pourquoi?

Juredieu m'expliqua que cette jeune femme avait un ami sérieux, un avoué, qui avait accoutumé de passer la soirée chez elle, et qu'on ne pouvait décemment la mettre dans l'embarras en se pointant trop tôt.

– Tu verras, c'est une fille épataante. Ça vaut le coup de la connaître.

– Est-ce que... Est-ce que tu couches avec elle?

– Cette question! Qu'est-ce que j'en aurais à foutre autrement?

– Mais alors je vais vous gêner.  
– Lajus, mon vieux, tu es vraiment toujours aussi tarte. Si je t’emmène avec moi, c’est pour que tu en profites toi aussi.

Je me sentis pétri d’espérances immodestes.

– Tu crois qu’elle voudra.

– Sûr. Je lui ai parlé de toi. C’est une vicieuse, tout lui est bon.

Décidément, cette nuit s’annonçait savoureuse. Quel type formidable, Juredieu ! De sa prison il trouvait le moyen de tomber des filles alors que moi, tout libre que j’étais, je ne parvenais à rien. Et sa générosité m’allait droit au cœur. Juredieu partageait tout ce qu’il possédait, l’argent, les femmes, il ne gardait rien pour lui, c’était un frère.

Nous allâmes tuer le temps au Flageolet, un petit tabac-bistrot de la rue Sainte-Clotilde où fréquentaient les employés des journaux. Je refusai de boire, j’avais déjà mon comptant. Je ne tenais pas à ce que la ravissante Dolorès eût trop mauvaise opinion de moi, je voulais conserver un peu de ma lucidité, ne pas lui faire mauvaise impression. Ma sagesse mit Juredieu en gaieté. Il s’en fichait bien, lui, de l’impression qu’il faisait sur les autres. Il avait soif. Un double rhum, garçon, et que ça saute. Cul sec, là, comme un grand. Et remettez-moi ça.

– Tu ne devrais pas tant boire, Juredieu. Tu finiras par te rendre malade.

– Ta gueule, vieux. La vie est courte. Autant en profiter.

Il ne servait à rien de le retenir. Lui-même ignorait peut-être vers quoi il désirait aller, mais il y courait de toute sa hargne. Un autre, garçon. Encore un autre. Je ne



l'avais jamais vu ivre à ce point. Son visage d'ordinaire assez pâle était violacé, ses yeux vagues, sa bouche amollie par un sourire imbécile. Il voulut faire une partie de machine à sous, mais en essayant de se lever il trébucha, il retomba lourdement sur sa chaise. Ses épaules s'arrondissaient, il dodelinait de la tête. De temps à autre il examinait la pendule, au-dessus du comptoir, dont les aiguilles inexorablement rongeaient le temps qui nous séparait de notre rendez-vous. Si bref était ce laps de temps qui nous restait que l'inquiétude commença de m'atteindre. Jamais Juredieu ne serait en état de repartir. Par sa faute nous allions gâcher cette soirée. Nous allions gâcher cette soirée dont je me promettais tant de joies. Il ne pourrait plus tenir sur ses jambes. Il allait s'effondrer, d'une minute à l'autre. Déjà je guettais sa chute, j'observais les oscillations de son buste, de plus en plus amples et inquiétantes.

Mais je le sous-estimais. Quand il fut temps de s'en aller il parvint à retrouver un semblant d'équilibre. Allez, viens. Viens, Lajus, c'est le moment d'aller rigoler. Il vacilla, puis reprit son aplomb. Il m'agaçait. Il me dégoûtait un peu. Je l'aurais voulu plus raisonnable. Mais ce n'était point pensable qu'il se réformât. Il était ainsi voguant dans la démesure, et s'il avait été différent il ne m'aurait pas fasciné de la sorte.

Je craignais que l'air froid du dehors n'achevât de le griser, mais il parut au contraire reprendre ses esprits, sa démarche s'assura, il put lâcher mon épaule.

– C'est ici, dit-il d'une voix pâteuse. On va sacrément rigoler, Lajus. Fais-moi confiance. Comme vicieuse on ne fait pas mieux, tu verras.